

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURAGE-CIVIL. —HONNEUR. —PATRIE. —LIBERTÉ. —PROGRÈS. —GAIÉTÉ. —SANTÉ. —BIEN-ÊTRE. —SAVOIR.

LE NANTAQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. H. ROWEN, Imprimeur.

N^o 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de six piastres par année payable trimestriuellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription plus moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une quinzaine pour toute la province.—Les communications, demandes ou réclamations devront être adressées.—On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rétribution de 2 sous par ligne.

PRIX DES ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent les annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit au outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déçoit inédit aux enchanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent le journal gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère et la fille.

LA THÉBAÏDE MODIFIÉE.

Suite (Voir No. 10.)

Au bruit d'une heure environ, employée à s'assurer ainsi de la sincérité et, pour ainsi dire, de la solidité du sommeil de son frère, François se leva doucement, ramit à la hâte son pantalon et sa blouse, prit ses souliers à la main, s'approcha de la fenêtre qui ouvrit avec précaution, et sauta lestement dehors; puis, ayant remis ses souliers, il se glissa sans bruit le long de la halle qui entourait la ferme et disparut.

Quelques minutes après, Jean, éveillé par la sensation d'un froid de lune dévot, regarda autour de lui, et aperçut la fenêtre ouverte et le bruit de son frère entièrement inoccupé. Un vague soupçon perça soudain la double et épaisse enveloppe que la nature et le sommeil avaient mis autour de son esprit. Se levant à la hâte de ses vêtements, il s'élança sur les traces de son frère. Le pas empreints sur la neige dmt le sol était couvert, le conduisit à travers la campagne jusqu'à une petite maison isolée. Là, les pas s'arrêtèrent au pied d'une échelle appuyée contre le mur. À ce lieu, Jean ne put résister un juron énergique, et sembla hésiter quelque temps sur le parti qu'il allait prendre. Enfin il se décida à retourner à la ferme; et le restant donna par le même chemin, ayant soin, comme il l'avait fait en partant, de poser exactement ses pieds dans l'empreinte des pas marqués sur la neige. Dans un moment où il se hâta pour reculer la terre, il aperçut tout à coup de lui quelque chose de rouge qui ramassa aussitôt avec un cri de joie. C'était une ceinture de laine telle qu'en portent, sur leurs habits de fête, les jeunes paysans des environs de Grenoble; elle appartenait à François et se distinguait de celle des autres villageois en ce que, au lieu d'être d'une seule couleur, elle était moitié bleue et moitié rouge. Bâchant de la découverte de cette pièce à conviction, et songeant au parti qu'il pourrait en tirer pour satisfaire sa haine ou sa vengeance, Jean continua sa route et regarda son lit, après avoir laissé la fenêtre ouverte pour que son frère pût respirer sans rien soupçonner.

Le lendemain était un dimanche. Au moment où le père Loureau se disposait à aller, accompagné de ses deux fils, selon son habitude, entendre la messe dans la cloche sonnait le dernier signal. François arriva, inquiet, visiblement troublé. Il avait un air cherché et inquiet. Son père lui ayant demandé pourquoi il ne le portait pas ce jour-là, le jeune homme, embarrassé, répondit indistinctement en demandant vaivement à son frère s'il n'avait point aperçu.

— Moi non vraiment... À moins ajouta Jean en continuant méchamment, que ce ne soit elle-ci qui a été troucée hier, à midi, par les de la maison du père de Justine, sur une trace de pas partant du bas de notre fenêtre.

En disant cela, Jean sortait de dessous sa blouse la ceinture accusatrice.

— Tu mens, frère, s'écria celui-ci en colère. C'est toi qui me l'as volée pour m'accuser faussement.

— Je ne l'ai pas volée, je l'ai trouvée cette nuit sous la fenêtre de Justine, quelques instants, ô frère, après que tu eus quitté notre chambre.

— Lâche ! murmura François pâle et interdit.

— Jean, dit le père Loureau, va prier le bon Dieu qu'il te pardonne, la malice est un mauvais lieu de faire. Et toi, François, rentre avec moi à la ferme.

Le même jour, tout le village connaissait l'aventure de François Loureau et la querelle des deux frères. Les indiscretions peccées de Jean avaient tout révélé. Outre la haine naturelle contre son frère, il ne pouvait lui pardonner la préférence que lui avait accordée Justine sur tous ses rivaux et sur lui-même; car lui aussi il aimait Justine, bien qu'il n'eût pas osé se mettre sur les rangs. Son amour brutal, en quelque sorte, innové, n'en avait que plus de violence. Son intérêt pour son frère s'était accru au point de lui suggérer le pensée de trahir auprès de son père le secret qui lui avait surpris. Cette manœuvre lui réussit mal.

Le père Loureau, intéressé et égaré comme presque tous les gens de la campagne, qui manquent pourtant pas d'une certaine droiture de cœur et d'honnêteté naturelle. Une discussion d'intérêt avait amené entre lui et son voisin Michalet une inimitié violente. Aux premiers mots qui lui avaient été dits sur l'humilité de François et de Justine, il s'était emporté contre son fils et lui avait signifié de renoncer immédiatement à tout projet d'alliance avec la fille de son oncle moral. Mais, en songeant aux relations coupables des deux jeunes gens et au déshonneur de la fille de Michalet, il sentait taillé, malgré lui, son opinion d'ordinaire. Et quand, le lendemain, il vit son oncle pâle et tremblant venir s'humilier devant lui en demandant grâce et pitié pour son honneur et celui de sa fille, le vieux fermier ne put s'empêcher de lui tendre la main. Le mariage fut arrêté immédiatement et la conclusion remise à huitaine.

Marquerite, qui n'avait pas pu contribuer à l'heureuse issue de la négociation, fut la première à instruire son fils bien-aimé, François, revenant seul à la ferme, le soir même de l'entretien des deux pères. Lorsque Marquerite lui eut tout dit en lui annonçant l'heureux résultat de François, remis de son premier étonnement, prit aussitôt sa course à travers champs pour aller se réjouir avec sa future. Chemin faisant, il recontra Jean qui venait aussi à la ferme après avoir fini sa journée.

— Nécé ! cria François sans s'arrêter, tu peux dire à notre père que tu n'as vu aller chez moi siance.

— Sa fiancée ! répéta tout bas Jean avec un mouvement de dépit. Sa fiancée, soit; mais sa femme, j'aurais!

Le jour fixé pour le mariage de François approchait. On était à la fin de mars; l'hiver avait été long, et la neige amassée dans les vallées commença à fondre sous les premières affluences du printemps. Ça et là quelque trotteur dégrais de leur enveloppe glacée, se détachaient noirs et humides sur le fond blanc et uniforme de la campagne, tandis que les ruisseaux descendus des montagnes coulaient éperdus et bruyants, traçant au loin leurs profondes rades. Les arbres dépouillés de leur parure d'hiver, perdus dans les creux des ravins ou montés sur la croupe des co-

teaux, ressemblaient à des pauvres naufragés écartés au ciel leurs bras suppliants.

Cette époque de l'année offre, dans les pays montagneux, un spectacle plus triste et plus désolé que l'hiver même. On dirait que la nature se déserte et se décompose. Ce n'est plus l'aspect sévère et imposant de l'hiver, et ce n'est pas encore la grâce naissante du printemps. Les arbres sont nus; yu lieu d'une surface unie et éblouissante, la terre ne présente partout que des lacs d'eau, des champs inondés, spongieux et inégales; c'est la saison la plus rude et la plus triste pour le paysan, c'est pour lui le mois des plus durs travaux et des plus longues journées hors de la ferme. On n'aperçoit plus de son père s'élever la fumée qui le rappelle à son foyer; au retour, plus de joyeuses flammées dans l'âtre; l'humidité suit partout le long des murs; le vent souffle de la montagne, ses rafales font craquer les arbres du pail vergier, et sa voix lamentable gémit à travers les ais mal joints et les portes mal serrées.

Ces impressions qui naissent des aspects divers de la nature agressive, sur les habitants de la campagne, d'une manière plus immédiate, si ce n'est plus vive, que sur les organisations délicates des hommes dont l'éducation a développé la susceptibilité nerveuse, tout en usant par la fréquence des émotions factices, leur sensibilité morale. Le contraste à lieu chez les villageois; ils n'ont pas de nerfs, comme on dit, mais ils sont impressionnables, pour ainsi parler, à leur insu, et subissent aussi, mais sans s'en rendre compte, l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Leur enveloppe sans doute est rude et épaisse, mais non impenétrable, et leurs sensations ont plus d'intensité parce qu'elles ont moins de mobilité. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille, et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physiognomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Doules ainsi et inconnus de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, il est juste de dire qu'ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. Celui qui révéler ces mystères aura découvert un monde.

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

ÉCONOMIE INDUSTRIELLE.

Des Ballons et de la Navigation Céleste.

Un ballon n'est, en principe, qu'une capacité remplie d'un fluide d'un poids spécifique inférieur à celui de l'air; il s'élève dans l'atmosphère comme une rose pleine d'huile s'élève au fond à la surface de l'eau, comme un tonneau de canon s'élevé du fond à la surface d'une eau qui n'est pas courante. Je ne salue que l'opinion qui déclare ces ballons à utiliser à l'observation d'un globe fait de même genre et des étoiles. On est beaucoup trop porté, en général, à regarder tous les grands découvertes comme le fruit de la haute intelligence et de l'administration; la paresse, l'ignorance et l'absence de l'admiration propre; car tel, qui n'est point aujourd'hui un génie, peut

manière. La même remarque s'applique à l'autre. Je terminerai en faisant observer la singularité de voir deux individus de classes différentes, un complot et un clerc directeur qui tous deux préparent pour la distinction des castes, s'étendant dans une même pensée. Sur le point de la sottise, Reste à avoir maintenant lequel des deux sera le plus mortel, le commis d'avoir été aussi bête qu'un clerc directeur ou le clerc directeur, aussi fier qu'un commis.

Si dans votre philosophie vous parveniez à découvrir la solution de ce dernier problème le vous prouverais bien de la garder pour vous afin de laisser à vos lecteurs le plaisir de deviner; car, monsieur il n'est rien pire que d'être

UN INDICRET.

Nos abonnés de la campagne qui nous doivent soit pour arçérages, soit pour le volume couvant soit instrument pris de nous faire parvenir le montant de leur compte s'ils ne veulent s'opposer d'interruption dans l'envoi de leur journal et s'engager sur la LISTE NOIRE que nous allons publier de nos mauvais débiteurs.

LE FANTASQUE.
QUÉBEC, JEUDI 4 JUILLET, 1852.

Fantaisies,
REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui t'en aime bien chérir.

A défaut de matières plus intéressantes nos lecteurs nous auront gré de placer devant eux copie de la dernière dépêche officielle de son Excellence Sir Chs. Bagot au bureau colonial. Le sac des lettres, envoyé par l'Unicorn, étant décomposé par un frottement, un passage de nos amis en a retiré adroitement les papiers les plus intéressants, qu'il y a renfermés soigneusement après en avoir fait, un relevé correct que nos traductions nous ont bien que nous le permet notre peu d'inclination pour la langue de la métropole.

A SON EXCELLENCE LE MINISTRE DES COLONIES.
Québec, Hôtel du Gouvernement, ci-devant chambre d'Assemblée, ci-devant caserne, ci-devant palais Durham, ci-devant hôpital militaire, ci-devant cloaque-Thompson, ci-devant bureau de la poste. Le 12 Juillet 1842.

A peine arrivé à Québec et installé dans mon nouveau palais qui est véritablement fort beau pour avoir logé les représentants du peuple ennemi, je me hâte de vous tenir au courant des progrès de mon administration dans ce pays. Afin de ne pas vous laisser plus long-temps en suspens sur ce que vous désirez le plus connaître, le résultat, je vous dirai tout d'abord, avant de passer aux détails, que tout marche bien et que j'occupe activement et avec un succès inespéré à ne rien faire, à retirer les choses, à mettre les parties, à soulager les peines, à améliorer les plus clairvoyants, à baillonner les plus criards, à ne déplaire à personne faute de pouvoir plaire à tous, à détourner surtout, par les mêmes tent soit peu corruptes mais sporadiques et impénétrables dont je m'envoie, les regards avides et indiciels de la presse inquiète et vigilante qui me guette, m'épie, pour me deviner et me dévoiler. Tout va pour le mieux; je ne fais rien, je médite, chacun prend patience; tout ce que je souhaite c'est que cela puisse durer long-temps. Voilà pour l'ensemble. Maintenant aux détails.

Vous aurez déjà appris par les relations publiques des journaux qui vous parviennent que je suis arrivé à Québec le 25 Juin dernier. Vous y avez vu, si vous avez eu la patience de parcourir toutes ces feuilles, le détail des démonstrations qui m'ont accueilli. Les Québécois ne sont guère les gens les moins rancuneux du monde; j'aime assez l'innocence patriarcale qui les caractérise. En venant à voir la manière enthousiaste avec laquelle ils m'ont ouvert les bras de leur ville torseuse on ne dirait pas que le gouvernement les a maltraités comme il l'a fait par la négligence dont ils ont été depuis si long-temps les victimes; j'en suis encore tout émerveillé à moins cependant que sachant que je suis diplomate il n'eût voulu jouer le rôle analogue. Si c'est là leur idée, cela ne

prendra pas; je suis ferré sur l'article de la flagornerie et je suivrai mes instructions à la lettre. Ma réclamation avant tout. Je sais fort bien qu'on m'a envoyé en Canada pour politiquer et non pas pour rendre justice à tous; je laisse cette tâche aux moralistes, aux philanthropes et autres balaudeux de cette force-là. Si l'on avait voulu faire du bien au Canada on ne m'aurait pas tiré pour cela de la diplomatie; c'est trop facile pour moi; on aurait pu prendre pour cet objet quelque bon lord campagnard, mais de son gros bon sens et des préjugés ordinaires aux hommes qu'on appelle consciencieux et il eût, en quelques mois, fait chanter les louanges de la Grande-Bretagne, dont il eût fait autre côté compromis les intérêts réels, c'est-à-dire pécuniaires et vantageux. Voilà qui est clair. C'est du tripatage qu'il faut; eh bien j'en ferai et du plus raffiné. Je sais que mon but définitif doit être de conserver ces colonies à l'Angleterre, de créer une influence, de quelque parti qu'elle provienne, propre à contrebalancer les idées d'indépendance; d'assurer le paiement de la dette du Haut-Canada; de pléger autant d'anglais que possible, parceque lorsque l'anglais a fait il est brouillon en diable et ne tient nul compte des sentiments d'amour et de respect, de nationalité, de loyauté etc., dont il fait si grand parade entre le fromage et le champagne.

Maintenant, avant de vous étaler ma conduite de gouverneur, permettez-moi de vous exprimer quelques opinions comme simple particulier; car le devoir politique m'empêche pas après tout les sentiments; seulement je vous prie bien de ne communiquer à personne ce que je pourrai vous dire sur ma qualité privée car il serait fort dangereux pour moi de passer pour un honnête homme, pour une âme sensible aux yeux des autres membres du ministère; ce serait assez nocive, même à jamais ma réputation; de nos années de fourberie, de finesse, de supercherie, de détours et de tours ne pourraient réparer le dommage que me causerait le simple soupçon qu'on pourrait avoir, des scrupules de ma conscience timide.

Je vous avoue du fond de l'âme qu'il me fait véritablement peine d'être obligé par mes instructions de mettre à exécution contre les canadiens tout ce qu'on m'a commandé; je le ferai j'y travaille déjà du tout mon pouvoir; mais à regret car malgré le peu d'occasions que j'ai eues d'étudier les canadiens et ce qui leur conviendrait en nous convenant, j'ai pu voir que non seulement nous nous trompons en Angleterre dans notre politique, mais, ce qui est pire, nous nous laissons tromper par d'habiles intrigants. Je vous ai dit que cela me faisait de la peine; je n'en aurais pas parlé si cela ne m'avait fait que de la peine; car j'ai appris depuis long-temps à maîtriser ces bons moments-là; mais je commence à croire notre politique parfaitement impolitique. Vous trouverez dans la lettre privée et secrète marquée A que je vous adresse (*) l'explication étendue de ces idées; je ne fais que les signaler ici sans m'y étendre du peur de compromettre la marche tracée.

Pour en revenir aux canadiens, je vous dirai qu'à Montréal je n'ai pu les juger aussi bien qu'à Québec car à mon arrivée dans cette première ville ceux qui avaient pris en main la direction des démonstrations menèrent les choses de manière à en éloigner inévitablement les hommes d'origine française et d'opinion libérale, afin de me donner à croire, non seulement qu'ils n'étaient pas dignes de figurer au grand jour, mais encore qu'ils se voulaient le faire à aucun prix; je soupçonnais ces trames qui me sont aujourd'hui révélées par la conduite différente des canadiens de Québec où ils m'ont reçu de la manière la plus glorieuse pour moi. La société canadienne qui forma partie de la procession, de bienvenue, se composa par le nombre de ses membres, par leur tenue respectable, par leur physionomie bienveillante sans bassesse, intelligente sans morgue, toutes les autres sociétés réunies flanquées, de soldats, d'agents de police et d'officiels de tous les grades. C'est à cette réception dont rien n'efface chez moi le souvenir, que j'ai commencé à comprendre que la politique anglaise pourrait bien se repentir de se compter pour

(*) Nous en avons une copie qui paraîtra dans un de nos futurs numéros.

rien des gens qui peuvent si bien se compter et se compter avec orgueil. J'aimerais pouvoir leur faire du bien; il me semble que je le pourrais; je regrette qu'il me faille contribuer à leur faire tant de mal.

Voici en peu de mots comment il faut que je m'y prenne pour y réussir.

Je vais profiter autant que possible des actes maléfaisants de mon prédécesseur et s'écher de capter la confiance des canadiens en évitant de suivre ses traces. Les journaux libéraux du pays ont répandé que j'allais dissoudre le parlement et recourir à de nouvelles élections. Pas si bête. Lord Sydenham s'est donné trop de mouvement et de tourment à obtenir sa majorité pour que j'aie la perdue sous l'apparence hypocrite de vouloir rendre justice; je vais profiter de ce qu'il a gagné sans que Poulieux des moyens supérieurement habiles dont il s'est servi, retombe sur moi et m'entrave la marche que je dois suivre. Après Lord Sydenham à la tyrannie cynique, on me trouvera bon, doux, calmant, médiateur et je n'en arriverai que mieux à l'accomplissement de ma tâche. Déjà, le croirait-on, j'ai fait tirer quelques uns des journaux les plus harnassés par quelques insignifiantes nominations de magistrats, choisis, parmi des canadiens couci-couci; concession que j'ai plus que compensée par celles de quelques hommes habiles que j'ai enlevés à la cause canadienne; j'ai vu innocents politiques; j'ai jamais vous ne pouvez croire qu'ils chateaient pour cela mes louanges. Bravo! je commence à me froter les mains.

Dans ma prochaine dépêche je vous entretiendrai probablement plus au long de mes plans qui ne sont pas encore suffisamment développés pour vous être transmis; d'ailleurs quelques événements peu importants par eux-mêmes pourraient en retarder ou en changer la disposition. Vous savez que la première qualité d'un homme d'état est de savoir choisir ses hommes et son sens. J'étudie à présent les uns et l'autre et quand j'aurai ceux-là je ne tarderai pas à choisir celui-ci. Entre comprenez un mot suffit.

Priez Dieu, mon honorable ami, pour qu'il m'écrive toujours des ennemis aussi faciles à dérouter que ceux que j'ai rencontrés jusqu'à présent en Canada. Comme il arrive souvent ce sont mes amis qui me font le plus de tort.

J'attends ma famille, Québec est assez agréable et je m'y plaindrais mieux qu'à Kingston; c'est ce que je dis ici à tous ceux qui veulent m'entendre.

J'ai eu beaucoup de mal à m'arranger dans mon nouveau domicile; il faut bien des coups de brosse, de pinceau, de truelle, de torchon pour en effacer les empreintes ou ordures diverses qu'y ont laissées les préoccupants; j'ai mille peines à cacher les maximes démocratiques tracées sur chaque objet par les ci-devant représentants populaires; les cloisons sont toutes criblées encore des coups de balayette que les holléiques volontaires donnaient dans le ventre des rebelles dont ils avaient destiné au charbon les fantômes; les dorures dont Lord Durham avait voulu couvrir le tout s'en débarrassent ses visiteurs, sont déjà ternes, vieillies et oubliées comme lui, mais les taches de sang des soldats blessés résistent au lavage le plus laborieux; par exemple j'ai dû renoncer à occuper les appartements qu'habitait Lord Sydenham, il n'eût pas été décent d'y introduire mon épouse et mes demoiselles. En attendant de mes prochaines nouvelles, veuillez me croire etc. etc.

BAGOT.

Selon la rumeur des jours derniers, contrédite plus tard, mais qui pourrait fort bien après tout se réaliser, il aurait été signé à Washington, le 4 juillet, un traité cédant aux États-Unis tout le territoire à l'Ouest et au sud du fleuve Saint-Jean, y compris le port important de Saint-André, et la ville de Frédéric, capitale du nouveau-Bruswick.

Le Mercury à la bonté d'assurer le public que cette nouvelle est fautive et de plus il annonce qu'elle avait excité les plus vives indignations. Notons le fait car il est précoce; c'est la première fois que le Mercury s'indigne d'un acte de gouvernement anglais. Mais laissons-là cette indignation qui n'est pas inquiétante pour le paix du monde; les poulets et le bouaf américain étant les seuls objets qui se ressentent de cette rage. Paz

o temple nous désirerions savoir, par simple curiosité puerile, si les gens de Frédéricion sont fort indignés de cet arrangement, si toutefois il arrive que le traité soit réel; il n'y a pas de doute que si la nouvelle est fautive ils en seront indignés.

Mr. Turcotte a été élu; voilà le phénomène qui commence l'attention messieurs, attention! gueztes les votes à la prochaine session. Jusques là nous ne dirons rien; mais gare! Mr. Turcotte dit: Rira bien qui rira le dernier; et messieurs les réducteurs du Canada et de Pluore lui répondent: Rira bien qui rira le dernier!

Mr. Walker remplacera à la chambre Mr. De Salaberry. Voilà qui, fait véritablement honneur aux canadiens qui ont mis de côté la nationalité, un nom illustre jadis, obscurci aujourd'hui, pour choisir un anglais qui a servi ci-devant dans les rangs de leurs ennemis. Espérons que Mr. Walker saura reconnaître cette abnégation de sentiments de leur part et no les en fera pas repentir.

Mr. Gagy va, dit-on, s'offrir à la place de Mr. Raymond; ce serait vouloir se donner un acheté habile pour remplacer un vendu maladroite. Les canadiens ne feront sûrement pas cette folle. Gardons plutôt Mr. Raymond si Von ne trouve rien de mieux.

La plupart des conseillers de ville n'assistent plus aux séances de la corporation. Ces messieurs finissent par où ils auraient dû commencer.

Les dames de Québec ont pris, nous apprenons, la résolution de célébrer par un feu d'artifice l'arrivée de lady Magot et de sa famille. C'est une heureuse idée qu'on ne laissera sans doute pas tomber et à laquelle tout ce qu'il y a de beau, d'aimable et de fashionable voudra concourir. Un feu d'artifice! et lancé par les dames de Québec! pour le coup voilà qui sera trop éblouissant!

LES CORRESPONDANTS.

Plusieurs lettres sans noms d'auteurs ne peuvent à cause de cela, se publier.

Les lettres ci-dessus ont été prises de prendre patience, la société de la Saint-Jean-Baptiste est sur le point de s'organiser sur un plan vaste, libérale et solide.

AVIS.

Les Sous-joints Commissaires nommés par Son Excellence le Gouverneur Général pour s'emparer sur le Tenue de Seigneurie, donnent par le présent, avis, que leur bureau sera ouvert chaque jour entre 10 heures A. M. et 4 P. M. dans la vieille bâtisse connue sous le nom de Maison du Gouvernement.

Il est désirable que toutes communications par écrit soient transmises à l'adresse de Joseph E. Tuscotte, Esquier, Secrétaire de la dite Commission à Montréal.

A. BUCHANAN } Commissaires,
JAMES SMITH }
Montréal, 7 Juillet, 1842.

NOUVELLE MANUFACTURE DU PAYS VASES A FLEURS &c.

LA COMPAGNIE DES POÈLES RUSSES a l'honneur d'annoncer au public qu'elle a joint à son ancien établissement une nouvelle branche de fabrication. Elle confectionne et a maintenant à vendre un assortiment considérable de vases à fleurs proprement vernis et ornés, de tous les prix et de toutes les grandeurs. On en peut voir des échantillons à la chambre d'Arden de G. D. BAZANIER et à la manufacture, Rue St. Vallier No. 99. Les amateurs de plantes et de fleurs trouveront aux vases recouverts d'un vernis vitré, une grande supériorité sur les autres non enduits sous le rapport de la beauté mais encore sous celui de l'utilité et de la salubrité.

La compagnie des Poêles Russes ayant fait venir d'Europe ce printemps huit nouveaux ouvrages, prévient les personnes qui ont éprouvé jusqu'à présent qu'elles retardent dans l'exécution de leurs commandes, qu'elles seront désormais servies promptement et ponctuellement, la rareté d'articles si éminents ayant été la seule cause de retard auxquels on ne sera plus exposé à l'avenir. Les fermiers et les particuliers qui desireraient faire ériger des poêles pour l'hiver prochain seront bien de s'écouter les commandes aussitôt que possible.

JOS. SMOLENSKI.
SITUATION DE M. M. DEE.

UN jeune homme, connaissant les langues Anglaise et Française, désirent se placer comme COMMISSAIRE dans une Maison de Commerce, ayant été lui-même MARCHAND pour nombre d'années. Les meilleures recommandations serent faites. S'adresser à G. H. W. au Bureau du Fantastique.
Québec, 14 Juillet, 1842.

HONORE BLANC, HOTELIER.

Maison du Jupiter, Rue St. Jean, Faubourg St. Jean,

INFORME ses amis et le Public qu'il a dans son JARDIN un beau-verger d'exercice appelé la CHASSE AU BEDOUIN, où ils pourront s'amuser tous les jours, DIMANCHES et FETES exceptés. Un pourra se procurer toutes sortes de rafraîchissements.
QUÉBEC, 30 JUIN 1842

EDOUARD TIVIERGE, MARCHAND TAILLEUR CANADIEN, FAUBOURG ST. ROCH, No. 11, RUE CRAIG, QUEBEC.

RECONNAISSANT envers le public et ses amis pour la faveur qu'ils lui ont accordée jusqu'à présent, il prendra libéralement de les prévenir qu'il vient de recevoir UN ASSORTIMENT GÉNÉRAL ET CONSIDÉRABLE DE MARCHANDISES PROPRES À SON GENRE DE COMMERCE. ÉGAL À CELUI DE TOUT AUTRE ÉTABLISSEMENT DE QUÉBEC. Consistent en: Draps, Casimires, etc. de tous prix, et de toutes les nuances; à la mode, Patrons de Vestes, de cravatin, de soie, de satin, chausson, frappe, poil de chèvre, etc. etc. de différentes couleurs, depuis 2s. 6d. jusqu'à 41. Cravates, Coles, Stocks, Gants de toutes couleurs, Bretelles, Mouchoirs de Soie, des meilleures qualités et de tous les prix. Chapeaux de Castor, 100 Douzaines Chapeaux de Feuille de Palmier, et une grande variété de Casquettes à la dernière mode pour Hommes et pour Enfants. Parapluies de Soie et de Coton divers couleurs et qualité. Il a un choix complet de Boutons pour toutes espèces de Costumes, Dorés, de Velours, de Satin et de Soie.

— AUSSI —

Plusieurs très beaux draps de Castor, garantis l'épaveur de l'eau, d'après le témoignage de pilotes qui ont fait usage. Un assortiment complet de Tweeds, Doo-Skins et Velours Fleuri, de toutes les variétés pour Habits de Chasse. Drills de différentes espèces pour Pantalons.

DE PLUS :

RECU D'UNE DES PREMIÈRES MAISONS DE NEW-YORK. Une CAISSE DE SATINS FLEURIS: pour Vestes, choisis pour lui par l'un des premiers Tailleurs de cette Ville.

Il reçoit chaque mois les journaux des MODES de Paris et de New-York ainsi que les COUPES qui y ont rapport, ce qui le met en état de luter, quant à l'élégance et au goût, avec les maisons les plus en renom de ce pays. Il ose se flatter que la modicité de ses prix, son exactitude, le fini de son travail, le soin qu'il apporte dans le choix de ses fournitures, l'habileté de son emploi et les efforts constants qu'il fait pour satisfaire ceux qui l'honorent de leur confiance, lui méritent la continuation de la faveur publique, et l'attention de ceux qui ne l'auraient pas encore employé.
QUÉBEC, 9 Juin, 1842

J. B. CORRIVEAU,

MARCHAND CHAPELIER CANADIEN, A QUEBEC

DEUX MAGASINS, EN DEDANS ET EN DEHORS LA PORTE PRESCOTT, BASSE-VILLE.

INFORME respectueusement ses amis, ses pratiques de la ville et de la campagne et le public en général, qu'il continue au même endroit son Commerce de Chapellerie, ainsi que de tous les objets qui ont rapport

SUR LE PIED LE PLUS TENDU ET LE PLUS LIBÉRAL.

Les relations additionnelles qu'il a ouvertes avec Londres et New York lui permettent de lutter avec avantage contre toute concurrence quelconque, sous le rapport DES PRIX, DE LA BEAUTE ET DE LA QUALITÉ DE SES MARCHANDISES.

IL A TOUJOURS EN MAIN

UN ASSORTIMENT GENERAL DE

- CHAPEAUX, CASQUETTES, GANTS, BRETÈLES
- DE PLUS : Chausures de Dames et de Messieurs, Un beau choix de chapeaux pour les Messieurs du Clergé, 200 douzaines chapeaux de soie d'Angleterre pour hommes, 250 douzaines chapeaux de feuille de palmier, blancs et chinés, 100 Douzaines chapeaux de manufacture Canadienne,

IL VIENT DE RECEVOIR DE NEW YORK

Quelques douzaines de Chapeaux de Soie fabriqués d'après les procédés français et sur lesquels il appelle l'attention des amateurs de la bonne qualité réunie à l'élégance et à la légèreté.

CHAQUE ARRIVAGE LUI APPORTERA

LES MODES DU JOUR.

Il vend en gros et en détail à des prix réduits de 25 pour cent sur ceux des années précédentes.

SAISON DE VOYAGE, (STOCKS) etc. etc. etc.